De l'aventure vécue à l'aventure racontée

Les conditions de voyage comme thème littéraire dans les récits de voyage de Simon-Louis Du Ry (1746-1777)

Living an adventure and narrating an adventure: travelling conditions as a literary theme in the travel literature of Simon-Louis Du Ry (1746-1777)

Adeline Rege

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2839>

DOI : 10.4000/abpo.2839

ISBN : 978-2-7535-3601-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2014

Pagination : 59-75

ISBN : 978-2-7535-3450-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Adeline Rege, « De l'aventure vécue à l'aventure racontée », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-3 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2839> ; DOI : 10.4000/abpo.2839

De l'aventure vécue à l'aventure racontée

Les conditions de voyage comme thème littéraire dans les récits de voyage de Simon-Louis Du Ry (1746-1777)

Adeline REGE

Conservateur des bibliothèques, université de Strasbourg,
Service Commun de la Documentation

Né en 1726 à Cassel, au centre de l'Allemagne, dans une famille de réfugiés¹ huguenots qui avait quitté la France après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, Simon-Louis Du Ry² embrassa la carrière d'architecte pour succéder à son grand-père et à son père en tant qu'architecte du landgrave de Hesse-Cassel³. Le jeune architecte reçut une formation initiale de son

1. Sur le Refuge huguenot, voir entre autres : BRAUN, Guido, LACHENICHT, Susanne (dir.), *Hugenotten und deutsche Territorialstaaten. Immigrationspolitik und Integrationsprozesse. Les États allemands et les huguenots. Politiques d'immigration et processus d'intégration*, Munich, Oldenbourg, « Pariser Historische Studien », 2007 ; HARTWEG, Frédéric, JERSCHWENZEL, Stefi (dir.), *Die Hugenotten und das Refuge: Deutschland und Europa*, Berlin, 1990 ; LACHENICHT, Susanne, « Huguenot Immigrants and the Formation of National Identities, 1548-1787 », *The Historical Journal*, 50/2 (2007), p. 309-331 ; VAN RUYMBEKE, Bertrand, « From France to le Refuge : the Huguenots' Multiple Identities », dans LACHENICHT, Susanne, HEINSOHN, Kirsten (dir.), *Diaspora Identities : Exile, Nationalism and Cosmopolitanism in Past and Present*, Francfort-sur-le-Main, Campus, 2009, p. 52-67 ; YARDENI, Myriam, *Le Refuge huguenot. Assimilation et culture*, Paris, Honoré Champion, 2002.

2. Sur Simon-Louis Du Ry, voir : BOEHLKE, Hans-Kurt, *Simon-Louis Du Ry als Stadtbaumeister Landgraf Friedrichs II. von Hessen-Kassel*, Cassel, Bärenreiter, 1958 ; *id.*, *Simon-Louis Du Ry : ein Wegbereiter klassizistischer Architektur in Deutschland*, Cassel, Stauda, 1980 ; FENNER, Gerd, « Zum Studienaufenthalt des Kasseler Architekten Simon-Louis Du Ry in Stockholm (1746-1748) », dans BURMEISTER, Helmut (dir.), *Friedrich König von Schweden, Landgraf von Hessen-Kassel. Studien zu Leben und Wirken eines umstrittenen Fürsten*, Hofgeismar, Verein für hessische Geschichte und Landeskunde, 2003, p. 387-402 ; GERLAND, Otto, *Paul, Charles und Simon-Louis Du Ry, eine Künstlerfamilie der Barockzeit*, Stuttgart, Neff, 1895.

3. Sur la Hesse-Cassel : AUERBACH, Inge, *Reformation und Landesherrschaft: Vorträge des Kongresses anlässlich des 500. Geburtstages Philipp des Grossmütigen von Hessen*, Marbourg, Elwert, 2005 ; VON BOTH, Wolf, VOGEL, Hans, *Landgraf Wilhelm VIII. von Hessen-Kassel : ein Fürst der Rokokozeit*, Munich, Deutscher Kunstverlag, 1964 ; VON BOTH, Wolf,

père Charles Du Ry. En 1746, le *Statthalter* Guillaume de Hesse-Cassel, qui gouvernait la principauté en lieu et place de son frère Frédéric, alors roi de Suède, remarqua le talent de Simon-Louis Du Ry pour le dessin et entreprit d'encourager les dispositions prometteuses de celui-ci. Cassel ne disposant pas, à cette époque, d'académie d'art ni d'ateliers de maîtres réputés, Guillaume de Hesse-Cassel décida d'envoyer le jeune architecte suivre des études approfondies et de haut niveau à l'étranger.

La première destination du jeune Du Ry fut Stockholm, où il fut l'élève de Carl Hårleman, l'architecte du palais royal, de 1746 à 1748. Simon-Louis poursuivit ensuite son apprentissage à Paris, à l'École des Arts de Jacques-François Blondel, de 1748 à 1752. Après un court séjour de quelques semaines dans les Provinces-Unies, Simon-Louis rentra chez lui à Cassel au début du mois d'octobre 1752. Au printemps 1753, et après de multiples rebondissements, il obtint enfin l'autorisation tant désirée de partir pour l'Italie. Il parcourut la péninsule pendant trois ans, séjournant principalement à Naples et à Rome. En décembre 1776, Simon-Louis repartit pour l'Italie, cette fois-ci en tant que membre de la suite qui accompagnait le landgrave Frédéric II de Hesse-Cassel. Les voyageurs regagnèrent Cassel au printemps 1777. Simon-Louis, malgré quelques nouvelles occasions, n'entreprit plus de long périple à l'étranger jusqu'à son décès, dans sa ville natale, en 1799.

Au cours de sa carrière d'architecte, il fut l'artisan de la métamorphose de Cassel, cité médiévale engoncée dans ses remparts, en une ville représentative de l'urbanisme des Lumières. En tant qu'architecte de la cour, il traduisit dans la pierre la volonté politique de son prince qui désirait faire de sa petite capitale l'un des centres européens de l'art et des Lumières. Simon-Louis Du Ry fut ainsi l'auteur des principaux monuments publics qui ornaient Cassel jusqu'aux terribles bombardements de novembre 1943 : l'opéra, l'église catholique, l'hôtel de ville du quartier huguenot, l'hôpital des Français réfugiés, et son chef-d'œuvre, le Museum Fridericianum, qui occupe toujours la grande place du centre-ville, la *Friedrichsplatz*. Il fut surtout l'artisan de la réunification des différents quartiers de la ville, en aménageant trois grandes places (la *Königsplatz*, la *Friedrichsplatz*, l'*Opernplatz*) sur les anciennes fortifications, détruites après la guerre de Sept Ans.

Les archives de la famille Du Ry sont parvenues jusqu'à nous, avec très peu de pertes. Elles sont conservées de nos jours à Cassel, au sein de la collection des arts graphiques (*Graphische Sammlung*) des Musées de Hesse-Cassel (*Museumslandschaft Hessen-Kassel*) au château de la Wilhelmshöhe, ainsi qu'au département des manuscrits (*Handschriftenabteilung*) de la Bibliothèque Murhard (*Landes- und Murhardsche Bibliothek der Stadt Kassel*). Outre de nombreux papiers de famille, le fonds se distingue par

VOGEL, Hans, *Landgraf Friedrich II. von Hessen-Kassel: ein Fürst der Zopfzeit*, Munich, Deutscher Kunstverlag, 1973 ; PHILIPPI, Hans, *Die Landgrafschaft Hessen-Kassel 1648-1806*, Marbourg, Elwert, 2007 ; WUNDER, Heide, VANJA, Christina, WEGNER, Karl-Hermann, *Kassel im 18. Jahrhundert. Residenz und Stadt*, Cassel, Euregio « Kasseler Semesterbücher », 2000.

une quantité très importante de récits de voyage. L'historien a ainsi à sa disposition la quasi-totalité des lettres écrites par Simon-Louis pendant ses voyages en Suède, en France, dans les Provinces-Unies, et en Italie, ainsi que des extraits du journal de son second voyage en Italie, et des mémoires thématiques sur le Vésuve et sur le site antique d'Herculanum. Au total, ce sont environ 250 lettres, 7 fragments de journal, et trois mémoires qui nous renseignent sur ces périples. Ma thèse de doctorat⁴ a proposé la première édition critique de l'intégralité de ces manuscrits, qui sont, dans leur écrasante majorité, écrits en français, puisque la langue française fut pratiquée dans la famille, à côté de l'allemand, jusqu'au début du XIX^e siècle.

Les récits de voyage de Du Ry se répartissent en deux types de documents : une correspondance familiale d'une part, qui n'était donc pas destinée à la publication ; un journal de voyage en Italie, trois mémoires thématiques sur le Vésuve et les fouilles d'Herculanum d'autre part, qui, eux, s'adressaient à un public élargi puisque les mémoires thématiques furent envoyés à la cour, et les chapitres du journal furent présentés sous forme d'exposés durant les séances de la Société des Antiquités de Cassel. Ainsi, les lettres familiales sont avant tout des documents intimes. Elles permettaient d'échanger des nouvelles, de maintenir des liens familiaux, et elles traitaient de multiples sujets, entre autres d'un voyage. Au contraire, le périple est au cœur du journal de voyage puisqu'il est à la fois le motif qui justifie l'écriture du journal, et son sujet principal.

Les récits de voyage du XVIII^e siècle obéissent à des codes d'écriture et visent un double objectif : informer le lecteur, et le divertir. Les péripéties liées aux conditions de transport et d'hébergement, à l'itinéraire, aux compagnons de voyage, sont l'un des thèmes qui permettent de faire vivre le récit. La lettre étant faite pour rassurer et informer les siens, il importait de leur faire savoir que l'on était parvenu sain et sauf à destination, que l'on était bien logé, etc. Mais le voyage était aussi une aventure : les accidents de la route, les événements survenus au cours de l'itinéraire, les rencontres, apportaient du pittoresque à la relation. À travers l'exemple des récits de Simon-Louis Du Ry, nous tenterons de montrer comment le narrateur utilise le thème des conditions de voyage, à quelles fins, et comment il transforme cette matière informative en une matière littéraire.

Après avoir analysé la place qu'occupe le thème des conditions de voyage dans ces manuscrits, nous étudierons les outils stylistiques dont dispose le narrateur pour donner à son récit une forme littéraire. Enfin, nous nous intéresserons aux moyens utilisés par le narrateur pour mettre en scène le voyageur.

4. REGE, Adeline, *Les voyages en Europe de l'architecte Simon-Louis Du Ry : Suède, France, Hollande, Italie (1746-1777)*, thèse de doctorat, Paris, université Paris-Sorbonne, 2011.

Le thème des conditions de voyage dans les récits de voyage de Simon-Louis Du Ry

Un thème toujours présent, mais à des degrés divers

Les textes de Simon-Louis Du Ry peuvent être rassemblés en deux groupes. Le premier comprend les écrits adressés à sa sœur, Jeanne-Philippine, et à la Société des Antiquités, car ils font explicitement référence à la littérature de voyage : ce public attendait de Simon-Louis un récit de voyage en bonne et due forme. Le second groupe de lecteurs était moins intéressé par les tribulations de l'architecte que par ses études et par des renseignements professionnels. À cet ensemble appartiennent la cour du landgrave et Charles Du Ry, le père de Simon-Louis. Le thème des conditions de voyage (transport, hébergement, itinéraire, compagnons) est le thème le plus fréquemment abordé dans les lettres de Simon-Louis : il est en effet présent dans 118 lettres sur 250. Les conditions d'hébergement sont évoquées dans 37 lettres ; les moyens de transport dans 32. Dans le journal du voyage en Italie, ce thème figure dans tous les chapitres, dans chaque relation d'étape. Mais l'on constate de grandes différences entre les périple : il est question des conditions de voyage dans 75 % des lettres d'Italie, mais seulement dans 51 % des lettres de Suède et dans 65 % des lettres de France. Si l'on classe les thèmes abordés par le jeune architecte dans l'ordre décroissant, les conditions de voyage sont en deuxième position dans la correspondance suédoise, en cinquième position dans la correspondance de France, mais elles se hissent au premier rang dans la correspondance d'Italie.

Ces variations révèlent la différence de nature entre les séjours suédois ou français, et le tour d'Italie. En effet, dans les deux premiers cas, Simon-Louis fut un voyageur plutôt sédentaire. Au cours des deux années qu'il passa à Stockholm, il ne s'échappa de la capitale suédoise qu'une quinzaine de jours, pour visiter Uppsala et les mines de Dalécarlie. Toutes les autres villes figurant sur la carte de son périple ne sont que les étapes de ses trajets aller et retour. Le voyage de Simon-Louis en France possède, à peu de choses près, les mêmes caractéristiques. Il ne s'éloigna de Paris et de sa région que très rarement, deux fois en quatre ans, soit au total cinq semaines. Il fut cependant moins casanier qu'à Stockholm, car il entreprit de nombreuses excursions dans les environs de Paris. À ces exceptions près, les autres villes de son parcours ne furent que de courtes étapes. Tout se passe comme si Simon-Louis, en Suède comme en France, n'avait qu'un seul but : arriver le plus rapidement possible à sa destination finale, Stockholm ou Paris, et n'en plus bouger, à moins que ce ne fût indispensable. Simon-Louis le reconnaît d'ailleurs lui-même lorsqu'il écrit à sa sœur : « Hors Stralsundt où le vent contraire me retint 15 jours, j'ai passé par les autres villes plutôt en postillon qu'en homme qui voyage exprès pour les voir⁵. » De mai 1753 à mai 1756, Simon-Louis vécut vingt-six mois à Rome,

5. Cassel, *Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung*, Marb. Dep. II, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Stockholm, 7 novembre 1747.

un peu plus de trois mois à Naples, et un mois à Venise et à Florence. Contrairement à ce qui s'était produit en Suède et en France, l'on a affaire ici à un périple multipolaire, malgré la prééminence de Rome. En outre, à l'inverse de la France et de la Suède, les autres villes traversées par Simon-Louis en Italie ne furent pas uniquement des endroits où il était obligé de s'arrêter à cause des contraintes du voyage. Chacune fut pour lui une étape digne d'intérêt, où il désirait admirer tout ce qu'il y avait de remarquable.

Des voyages de jeunesse au voyage princier

Les conditions d'hébergement et de transport dépendaient du statut social du voyageur, et de ses moyens financiers. Simon-Louis n'appartenait à aucune des catégories extrêmes de voyageurs. Il ne voyageait ni à pied ni avec son équipage personnel. Il utilisait les transports en commun, la voiture avec cocher particulier, et le cheval de louage. Il se déplaçait surtout par la poste, qu'il prit de Cassel à Hambourg, de Hambourg à Stralsund, de Stockholm à Falun, de Cassel à Francfort, en France, de Cassel à Augsbourg, puis à travers toute l'Italie à partir de Venise. Ce choix s'explique par la bonne qualité de l'équipement routier sur ces itinéraires. Néanmoins, il adoptait parfois d'autres moyens de transport, pour aller plus vite ou pour gagner en commodité. Ainsi, il fit l'acquisition d'un petit véhicule à Ystad : « J'ai acheté un petit chariot qui me revient à 25 ou 26 écus, je le revendrai à Stockholm peut-être la moitié, mais, que faire, je serai aussi bien plus à mon aise et j'irai bien plus vite⁶. » À son départ de Paris, il loua un cheval car il devait s'arrêter dans plusieurs villes afin d'effectuer quelques visites de courtoisie. Pour se rendre d'Augsbourg à Venise, Simon-Louis utilisa les services d'un *vetturin* : « Nous [...] avons trouvé tout de suite un voiturier qui nous mènera à Venise en 12 jours, moyennant 13 ducats. J'espère de voir encore les 2 ou 3 derniers jours du Carnaval de l'Ascension, c'est ce qui me fait hâter mon départ⁷. » En fonction du contexte et de son but, Simon-Louis choisissait donc le moyen de transport le plus approprié, s'écartant de sa pratique habituelle lorsque cela était nécessaire ou judicieux. Il sélectionnait ses logements selon le même principe. Il résidait dans des auberges réputées, situées dans les quartiers les plus prisés par les visiteurs étrangers, lorsque son séjour était court : le *Kaisers Hof* à Hambourg, l'*Étoile d'Orient* à Amsterdam, le *Scudo di Francia* à Venise, l'*Hôtel du Dauphin* à Paris. En cas de séjour prolongé, il louait un garni ou un appartement chez un logeur qui lui fournissait ou non ses repas.

Les conditions de transport et d'hébergement furent très différentes quand Simon-Louis visita l'Italie en compagnie de Frédéric II de Hesse-Cassel. Elles furent beaucoup plus luxueuses. Le landgrave et sa suite parcoururent la péninsule avec leurs propres voitures et équipages. Le convoi était composé de trois carrosses précédés de deux domestiques à cheval :

6. *Ibidem*, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Charles Du Ry, Ystad, 20 juin 1746.

7. *Ibid.*, 413-4. Simon-Louis Du Ry à Charles Du Ry, Augsbourg, 6 juin 1753.

« S.A.S.⁸ Monseigneur le landgrave occupoit le premier carosse, accompagné de Messieurs les colonnels de Juncken, de Gohr et de Schoenfeld. M. le major de Waitz et M. le capitaine de Stockhausen remplissoient le fond du second carosse, et MM. Gissot et Guyot, valets de chambre de S.A.S. occupoient le devant. La troisième voiture, qui n'étoit que deux places avec un extrapontin, étoit remplie par M. le conseiller de régence Robert et par moy; le sculpteur Heyde étoit placé sur l'extrapontin. Les sieurs La Tour et Steitz, valets de chambre de S.A.S., précédoient à cheval le premier carrosse, et le cuisinier Rau avoit pris les devants pour préparer le dîner. Il y avoit encore sur le premier carosse 3 domestiques de S.A.S., 4 sur le second, et 2 sur le troisième; ces six derniers appartenoient aux MM. de la suite de S.A.S.⁹. »

La suite du prince comptait quatorze domestiques, dont le cuisinier du monarque, qui devait arriver en avance à l'étape afin de préparer le dîner ou le souper. Les voyageurs eurent d'abord recours à l'hospitalité aristocratique, chez le prince-évêque de Fulda et le landgrave de Hesse-Rotenburg. Puis, pour les courts séjours, ils s'installèrent dans les meilleurs hôtels des grandes villes, tels que *l'Aigle d'or* à Padoue, *les Deux tours* à Vérone, et *l'Albergo del Pellegrino* à Bologne. Pour les séjours plus longs, le prince loua un palais en ville, comme le palais Correa, à proximité du *Corso*, au cœur de Rome. Le contraste avec les premiers voyages de Simon-Louis est flagrant, et il s'explique par la différence de statut social de l'architecte. Alors qu'il était auparavant un étudiant aux ressources financières limitées, Simon-Louis était désormais l'un des proches du prince, et l'une des personnalités que celui-ci avait choisies pour l'accompagner dans son périple. Contrairement aux autres voyages dont il était le protagoniste principal, Simon-Louis n'était dans cette expédition que l'un des membres d'un groupe. À ce titre, il n'avait pas besoin d'organiser son voyage, ni de se préoccuper des aspects matériels, puisqu'il bénéficiait de la logistique mise en place pour le landgrave. Il ne choisissait ni les étapes du parcours, ni le mode d'hébergement ou de transport.

Rassurer, divertir et informer le public

La finalité de l'échange épistolaire était de maintenir les relations familiales alors qu'elles se trouvaient menacées par la distance, la durée de l'absence et les périls liés au déplacement. Après que son frère lui eut fait part de son intention de se rendre en Italie, Jeanne-Philippine s'inquiéta de l'itinéraire et du moyen de transport qu'il avait choisis :

« Comme je ne doute pas que tu ne fasses le voyage d'Italie le printemps prochain, je serois bien aise d'être assurée que tu le feras sans te mettre en danger d'être pris par les corsaires, ce qu'on hazarde pourtant en le faisant par mer. D'un autre côté, toutes les gazettes parlent de la prodigieuse quan-

8. « S.A.S. » : « Son Altesse Sérénissime ».

9. Du Ry, Simon-Louis, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777 à la suite de Monseigneur le Landgrave de Hesse*, p. 1. Cassel, Landes- und Murhardsche Bibliothek der Stadt Kassel, Handschriftenabteilung, 2° Ms. Hass. 464 (4) – 2° Ms. Hass. 464 (10).

tité de loups qui ravagent la Savoie, et je serois fâchée que tu leur servisse de déjeuner. Reste donc la Suisse par où tu pourrais passer, je crois que le détour ne seroit pas grand, et il vaut mille fois mieux grimper les plus hautes montagnes que d'être pris pas les corsaires ou être mangé des loups. Si ce n'est point être trop curieuse que d'exiger une réponse là-dessus, je t'en demanderois bien une¹⁰. »

La lettre permettait de rassurer les proches dans cette entreprise périlleuse qu'était le voyage. Le jeune architecte donnait systématiquement des nouvelles de sa santé au cours de ses trajets aller et retour. Débarqué à Ystad, en Suède, il déclare : « Je souhaite que celle-cy vous trouve, ma chère mère, ma sœur, et frère, en bonne santé. Pour moi, Dieu mercy, je me porte fort bien. Je suis arrivé icy en bonne santé et sans avoir été malade sur mer¹¹. »

Loin des siens, le voyageur devait leur faire des comptes-rendus réguliers de ses activités afin qu'ils puissent suivre et partager sa vie quotidienne. Jeanne-Philippine fait ainsi la liste des renseignements qu'elle attend de son frère : « L'autre moitié [de ta lettre] pouvoit être remplie par la description des arrangemens que tu as pris. Tu pouvois me dire si tu es en pension ou si tu loges encore à l'auberge, quelle est la disposition que tu as faite pour tes études, en quel endroit tu vas à l'église¹². » Simon-Louis décrit en retour les dispositions prises pour son logement et pour ses repas :

« M. Gehebe avoit eu la précaution de me faire arrêter un logement, c'étoit dans la rue de la reine, une des plus belles de Stockholm. Deux jolies chambres tapissées et meublées fort proprement, mais fort petites, composoient mon logement. Mais, comme il y avoit fort loin de là chez Zimmermann où j'allois manger, et si, malheureusement, j'étois tombé malade je n'aurais eu personne pour me soigner, de plus Zimmermann m'ayant offert une chambre chez lui, je pris la résolution de quitter¹³. »

Grâce à ces informations pratiques, les destinataires des lettres pouvaient vivre le voyage par procuration. Dans le journal du voyage en Italie, l'insertion de paragraphes détaillés consacrés au logement ou aux événements survenus au cours du chemin permettait à Simon-Louis de faire partager son récit à son auditoire, friand de connaître les moindres détails du tour d'Italie réalisé par le souverain, le landgrave de Hesse-Cassel.

De l'annonce factuelle à la mise en forme littéraire

Les grandes figures du thème littéraire

Bien que Simon-Louis Du Ry n'ait certainement pas eu l'ambition de faire acte de littérature, il s'est inscrit dans une tradition littéraire fort en vogue

10. *Ibidem*, 413-3. Jeanne-Philippine Du Ry à Simon-Louis Du Ry, Cassel, 16 décembre 1751.

11. *Ibid.*, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Ystad, 20 juin 1746.

12. *Ibid.*, 413-3. Jeanne-Philippine Du Ry à Simon-Louis Du Ry, Cassel, 23 septembre 1748.

13. *Ibid.*, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Stockholm, 5 septembre 1746.

au XVIII^e siècle, celle du récit de voyage¹⁴. Pour narrer ses pérégrinations, le voyageur devait respecter un certain nombre de conventions d'écriture. Les conditions de voyage étaient l'un des *topoi* du genre, et leur donner de l'importance dans le texte permettait certes d'informer, mais surtout de divertir. De simple élément factuel dans la majorité des textes de Du Ry, le thème des conditions de voyage est transformé en thème littéraire, destiné à plaire au lecteur dans une petite partie de ses écrits de voyage. Dans la correspondance de Suède, il s'agit des missives consacrées à l'excursion aux mines de Dalécarlie et au petit voyage à Uppsala; dans la correspondance de France, il s'agit des lettres décrivant les visites aux membres de la famille vivant en dehors de Paris (Pithiviers et Vitry-le-François), ainsi que l'excursion à Fontainebleau. Il faut ajouter à ces lettres l'ensemble du journal de voyage en Italie, dans lequel Simon-Louis mêle la narration des péripéties vécues au discours scientifique sur les beautés artistiques et naturelles de l'Italie. Simon-Louis savait que ses lettres étaient attendues avec impatience par sa famille, et qu'elles étaient lues en public, comme un petit événement. Il était également parfaitement conscient de pouvoir utiliser ses aventures pour amuser les siens au retour. Il écrit ainsi à sa sœur :

« Comme je ne peux faire ce voyage à moins de 7 à 8 ducats, et que mes finances s'en ressentiraient de longtemps si j'étais obligé de le faire à mes dépens, fais-moi le plaisir de prier mon cher père et ma chère mère qu'ils aient la bonté de m'envoyer de quoi reboucher le trou que cela fera à ma bourse, et de mon côté je m'engage à vous raconter un jour, ou plutôt un soir à la veillée, la profondeur énorme de ces mines, avec toutes les choses merveilleuses que j'y aurai vues. C'est alors qu'effrayés du péril affreux qu'a couru leur cher fils, il ne regretterons aucunement la bagatelle dont je viens de parler¹⁵. »

Simon-Louis a systématiquement recours à deux figures :

14. Sur les correspondances et les récits de voyage, voir entre autres : BARDET, Jean-Pierre, ARNOUL, Elisabeth, RUGGIU, François-Joseph (dir.), *Les écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2010; BARDET, Jean-Pierre, RUGGIU, François-Joseph (dir.), *Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005; BERUBE, Georges, SILVER, Marie-France (dir.), *La lettre au XVIII^e siècle et ses avatars*, Toronto, GREF, 1996; BRENNER, Peter J., *Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1989; DEL LITTO, Victor, KANCEFF, Emmanuele, *Le journal de voyage et Stendhal. Actes du colloque tenu à Grenoble*, Genève, Slatkine, 1986; VON GREYERZ, Kaspar, MEDICK, Hans, VEIT, Patrice (dir.), *Von der dargestellten Person zum erinnerten Ich. Europäische Selbstzeugnisse als historische Quellen (1500-1800)*, Köln, Böhlau, 2001; MACZAK, Antoni, TEUTEBERG, Hans Jürgen (dir.), *Reiseberichte als Quellen europäischer Kulturgeschichte*, Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, 1982; MOUREAU, François (dir.), *Métamorphoses du récit de voyage. Actes du colloque tenu à la Sorbonne et au Sénat*, Paris, Honoré Champion, 1986; WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996.

15. Cassel, *Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung*, Marb. Dep. II, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Stockholm, 22 août 1747.

Le transport et ses péripéties

Il commence sa première lettre sur son voyage aux mines de Dalécarlie par un long paragraphe consacré à un accident de transport, qu'il qualifie d'« aventure ». Le journal d'Italie contient également plusieurs développements détaillés sur les accidents de la route, notamment dans le chapitre sur la traversée des Alpes :

« À une demie lieue de cet endroit, il pensa nous arriver un grand malheur. Le premier carosse alloit bon train, et les autres suivoient à la file, lorsque tout d'un coup, il se détache une partie de terre et de pierres d'une montagne voisine du chemin, qui couvrit en un moment un espace de 30 à 40 pieds de longueur et le rendit impraticable. Si cet éboulement étoit arrivé 4 à 5 minutes plus tard, la première voiture, et peut-être la seconde encore, auroient été enterrées ou renversées dans un profond ravin qui bordoit le chemin, au fond duquel couloit un fort torrent, et personne n'en seroit réchappé¹⁶. »

Les portraits des compagnons de voyage et les rencontres faites en chemin

Les lettres narrant les excursions en Dalécarlie, à Fontainebleau, à Vitry-le-François, contiennent toutes des paragraphes dédiés à ce sujet. Du Ry écrit par exemple, à la fin de ses lettres sur son voyage à Vitry : « Je ne te parlerai point du monde que je trouvai dans le carrosse, il étoit si mal composé qu'il n'en vaut pas la peine. Cela me chagrina un peu dans le commencement, mais je m'en consolai dans l'espérance de trouver meilleure compagnie dans celui de Metz, que nous devions joindre le même soir à Châlons¹⁷. » S'ensuit un très long développement, qui occupe la moitié de la lettre et qui contient des conversations rapportées, dans lequel le jeune architecte raconte sa rencontre, au relais de poste, avec deux officiers apparentés à l'une des amies de ses parents :

« Les deux officiers avoient fait plusieurs campagnes en Allemagne, de façon qu'ils s'aperçurent que j'en parlois comme la connoissant. Il y en eut un qui me demanda si j'y avois servi, me prenant pour officier. Je leur dis que non, mais que j'y étois né. "De quel país ?", me dit l'un. "De Cassel" répondis-je. "N'auriez-vous pas connu par hasard, reprit-il, une personne nommé M^{me} de Vernicourt ?" "Oui Monsieur, lui répondis-je, mais elle est morte." "Eh bien, me dit-il, elle étoit notre tante." »

Dans le récit du voyage à Uppsala, Simon-Louis consacre la moitié de sa lettre au portrait de M. et M^{me} Perron, qui voyageaient avec lui :

« Madame Perron est sans contredit la plus jolie personne que j'aye encore vue icy. Elle n'a pas encore 17 ans, et il y a près de 2 ans qu'elle est mariée. Pour son mari, c'est un petit homme de 26 ans monté sur deux

16. Du Ry, Simon-Louis, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777 à la suite de Monseigneur le Landgrave de Hesse*, op. cit., p. 16.

17. Cassel, *Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung*, Marb. Dep. II, 413-3. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Paris, 5 mai 1750.

jambes câgneuses. Comme il a lu quelque romans, il s'imagine être fort sçavans et nous débitoit à tort et à travers le peu qu'il en avoit retenu. Jaloux à la fureur de sa femme, quoique fort brave homme dans le fonds et fort divertissant quand ses rats ne le prenoient pas, voilà son portrait. Pour elle, c'est une personne fort douce, aimable et fort enjouée. Enfin, je la préférerois à M^{me} Splittorff du côté de la figure, voilà le sien. Nous nous sommes parfaitement bien divertis, tant en chemin qu'à Upsal, étant tous de bon humeur¹⁸. »

En se prêtant au jeu des portraits, le narrateur répondait au désir de sa lectrice, puisque Jeanne-Philippine en raffolait et lui en réclamait régulièrement. Simon-Louis divertissait ainsi sa sœur, et animait son texte grâce aux anecdotes et à l'accent mis sur les personnes.

Les procédés stylistiques utilisés

Pour transformer le thème des conditions de voyage en objet littéraire, susceptible de produire de l'effet sur le lecteur, Du Ry employait de multiples procédés :

Le suspense

Raconter les péripéties du périple, les dangers encourus et les accidents survenus, aidait à maintenir le lecteur en haleine. Dans l'extrait du journal d'Italie cité ci-dessus (note 16), le passage de l'imparfait au présent de l'indicatif, précédé de l'adverbe « tout à coup » crée un effet de suspense, renforcé par l'évocation, antéposée par rapport à la poursuite du récit, de spéculations alarmistes. Une autre manière de ménager le suspense est d'interrompre le récit, pour ne le reprendre qu'à la lettre suivante, sans justification réelle. Ainsi, dans l'une des lettres sur le voyage aux mines de Dalécarlie, Simon-Louis s'arrête soudain : « Notre conducteur portoit plusieurs faisceaux de longues allumettes de sapin qu'il alluma pour nous éclairer (comme je me trouve en sûreté à l'heure qu'il est au fond de la mine, je vas y rester jusques à la poste suivante, et alors je te marquerai ce que j'y ai vu de curieux)¹⁹. »

Le champ lexical de l'événement, souvent accompagné de ruptures de temps

Du Ry utilise fréquemment des termes tels que « aventure », « tout à coup », « soudain », « grand malheur », et les accompagne souvent de ruptures de temps, par exemple de passages de l'imparfait ou du passé simple au présent.

18. *Ibidem*, 423-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Stockholm, 26 mai 1747.

19. *Ibid.*, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Stockholm, 5 septembre 1747.

Le recours à l'oralité

Du Ry retranscrit souvent des conversations, comme dans l'extrait cité précédemment, et consacré à la rencontre avec les deux jeunes militaires.

Le sublime

Simon-Louis joue sur l'effet de sublime dans ses lettres sur les mines de Dalécarlie, dans sa lettre sur Fontainebleau où les « rochers affreux [...] semblent à tous moments prêts à se détacher », mais surtout dans son journal d'Italie, lorsqu'il décrit la périlleuse traversée des Alpes. Il insiste par exemple sur les dangers liés à la route :

« Nous n'avons fait que monter et descendre pendant les journées du 11 et 12 par des beaux chemins et bien entretenus, mais dont l'aspect a quelque chose d'effrayant pour ceux qui les voyent la première fois. Ces chemins n'ont guère que 14 à 15 pieds de large, hors quelques endroits, où la situation du terrain a permis de leur donner plus de largeur. L'on a d'un côté une montagne taillée à pic, et de l'autre un ravin ou vallon plus ou moins profond, au fond duquel coule un torrent ou une rivière avec grand bruit. Les côtés du chemin vers le ravin sont garnis de murs à hauteur d'appuy, ou de garde fous de bois dans les tournans où le chemin fait un coude, et dans les endroits les plus dangereux²⁰. »

La composition du récit

L'analyse des lettres sur les mines de Dalécarlie, sur Uppsala, sur Fontainebleau, et sur Pithiviers révèle que ces récits sont composés de la même manière, et qu'ils contiennent les mêmes éléments. Simon-Louis commence par un avertissement au lecteur : « Je t'ai marqué dans ma dernière que j'étois sur le point de faire un voyage en Dalécarlie pour y voir les mines de cuivre et d'argent, j'en suis revenu. Tu t'attens à une relation de ce que j'y ai vu de curieux, je vas tâcher de te contenter. Peut-être t'ennuierai-je, mais qu'importe²¹ ! » ; « Tu t'attends peut-être à une description détaillée de ce que j'ai vu à Fontainebleau, je ne sçai si j'aurai le tems de te contenter car le prochain départ de la poste me presse. Voyons cependant ce que ma mémoire me fournira²² » ; « Tu attends avec impatience des nouvelles de mon voyage de Pethiviers. Je t'en aurois déjà donné il y a 8 jours, si je n'y avois resté que le tems que je m'étois proposé, mais il m'a été impossible d'en revenir avant jeudi passé. Ainsi, au lieu de 8, j'y ai demeuré 15 jours. Il est bon de te dire, avant que d'entrer en matière, que mon oncle ignoroit que j'étois à Paris²³ ».

20. Du Ry, Simon-Louis, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777 à la suite de Monseigneur le Landgrave de Hesse*, op. cit., p. 14.

21. Cassel, *Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung*, Marb. Dep. II, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Stockholm, 5 septembre 1747.

22. *Ibidem*, 413-3. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Paris, 5 mai 1750.

23. *Ibid.*, 413-3. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Paris, 5 juillet 1749.

Il poursuit par une description des conditions de transport et par un portrait des compagnons de voyage : « Je partis d'icy le 14 août, moi quatrième. Mes compagnons étoient des marchands, à peu près de mon âge, tous de bonne humeur, ainsi devine si nous nous sommes divertis ou non », ou : « Ce fut le dimanche 11 d'octobre que je m'embarquai en compagnie de M. Blondell, de sa fille, du sieur Ritter, et de 3 ou 4 autres de mes camarades d'étude » ; « Nous partîmes, M. Tarravall, son fils, et moi, dans un carrosse, un fabriquant d'étoffes de soye nommé Perron et sa femme dans l'autre, à 5 heures du soir le samedi d'avant les fêtes d'icy. Comme nous ne trouvâmes pas aussitôt que nous aurions souhaité des chevaux aux stations, nous n'arrivâmes à Upsal que le dimanche à 2 heures après midy ». La narration de l'itinéraire inclut les diverses péripéties, liées aux accidents ou à la cohabitation avec les autres passagers : « La 1^{re} aventure qui nous arriva, et qui faillit à rompre tout d'un coup nos côtes et notre voyage, fut que, marchant à la suédoise, c'est-à-dire à bride abbatue, il se rompit quelque chose au train de notre voiture », et « une dame et trois messieurs, que nous distinguâmes tout de suite de la foule, eurent bientôt fait connoissance avec nous. L'on proposa après un moment d'entretien de joindre nos provisions ensemble ». Simon-Louis passe ensuite au compte rendu de ce qu'il avait vu de « curieux ». Ce mode de construction du discours fournissait à la lectrice les signaux lui permettant d'identifier le texte comme étant une relation de voyage.

La mise en scène du voyageur

Le voyageur au cœur du récit

L'expérience personnelle sert de terreau aux lettres familiales. Elle y est même mise en avant. L'aspect informatif du récit passe au second plan derrière la narration des exploits du voyageur, qui est au cœur du texte. Les verbes d'action décrivant le déroulement de l'excursion sont conjugués à la première personne du singulier ou du pluriel : « je partis », « je m'embarquai », « nous ne fîmes que monter et descendre », « je repartis ». Simon-Louis se mettait en scène pour créer des effets de suspense artificiels, dans le sens où ils ne visent qu'à tenir en haleine sa lectrice. La relation du voyage en Dalécarlie, qui s'étire sur cinq lettres, est, à cet égard, exemplaire. La linéarité du récit est interrompue par des phrases telles que : « Comme je me trouve en sûreté à l'heure qu'il est au fond de la mine, je vas y rester jusques à la poste suivante, et alors je te marquerai ce que j'y ai vu de curieux », « Si je ne trompe, j'étois resté dans ma dernière lettre au fond du puits de la mine de Salberg. Mais, comme la fumée m'incommode, je vas me dépêcher de te dire ce qu'il y a de curieux affin d'en sortir au plus vite ». Au contraire, dans son journal, Simon-Louis est pour ainsi dire absent. Il s'efface en tant que voyageur pour mettre en valeur le landgrave, principal protagoniste du périple, et personnage principal du texte. L'unique voyageur identifié est Frédéric II, grâce à des locutions telles

que « S.A.S. Monseigneur le landgrave ». Le reste de la suite du prince est englobé dans un « nous », et est confiné dans un rôle d'accompagnement, quasi décoratif, qu'illustrent des phrases comme : « Nous suivîmes S.A.S. qui se fit conduire à 10 heures du matin vers le Capitole²⁴ », ou bien : « S.A.S. alla voir l'arsenal, nous eûmes l'honneur de la suivre²⁵ ». Ils disparaissent même fréquemment du récit, Simon-Louis se contentant de relater les activités de Frédéric II. Cependant, le voyageur, c'est-à-dire le landgrave, est tout de même mis en scène, puisque certains passages sont transformés par l'auteur en panégyriques du prince, duquel on chante les vertus et les bontés. Dans l'extrait du journal qui concerne le futur lycée de Cassel, alors en cours de construction, Simon-Louis dépeint Frédéric II sous les traits du monarque éclairé, mécène et philanthrope :

« S.A.S., notre auguste protecteur, dont les soins s'étendent non seulement sur l'embellissement de cette capitale, mais qui s'occupe encore de tout ce qui peut contribuer au bien de ses sujets, a bien voulu se charger de faire la dépense d'un nouveau collège. [...] Cassell, cette ville si fort embellie sous le règne de Frédéric II, si remplie de choses remarquables rassemblées par ses soins, n'a point de collège digne de sa splendeur²⁶. »

En outre, Simon-Louis ne manquait pas une occasion de relater les bonnes actions du landgrave au cours du voyage, et les épisodes édifiants. Frédéric II donna « six ducats aux fibres et haut bois »²⁷ du régiment de la forteresse d'Ehrenberg qui avaient joué pour lui; les connaisseurs « doivent l'avantage de pouvoir admirer les belles antiques qui ornent une des galeries du nouveau musée » à la « considération de Pie VI pour l'illustre fondateur de cette société²⁸ ».

L'image du voyageur

Quelle image du voyageur cette mise en scène renvoyait-elle ? L'insistance sur les périls affrontés et vécus sur la route, la concentration sur un seul protagoniste, le portrait de Frédéric II en monarque éclairé, tous ces éléments participent d'une héroïsation du voyageur. Avec son journal, Simon-Louis se mettait au service de la politique de son prince. La visite de la péninsule devait servir le grand dessein du landgrave de faire de sa ville une capitale des Lumières. Elle donna ainsi l'impulsion décisive à la constitution de la remarquable collection d'antiquités de la maison de Hesse-Cassel. Grâce au traité de subsides qu'il avait conclu en janvier 1776 avec l'Angleterre, Frédéric II se trouva à Rome dans une situation financière qui lui permit de consacrer de fortes sommes aux achats d'œuvres d'art. Par ailleurs, ses bonnes relations avec la curie romaine depuis sa conversion

24. Du Ry, Simon-Louis, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777 à la suite de Monseigneur le Landgrave de Hesse*, op. cit., p. 32.

25. *Ibidem*, p. 10.

26. *Ibid.*, p. 30.

27. *Ibid.*, p. 12.

28. *Ibid.*, p. 40.

au catholicisme en 1749 durent lui faciliter l'obtention du permis d'exportation d'antiquités. Durant son court séjour romain, le landgrave acheta une quantité considérable de statues antiques. En outre, Cassel se dota à cette époque d'institutions culturelles et éducatives ambitieuses, telles que l'Académie de peinture et de sculpture, la Société des Antiquités, le *Museum Fridericianum* et un lycée, le *Lyceum Fridericianum*, inspirés par des établissements italiens visités par Frédéric II en Italie : l'académie militaire vénitienne de Vérone, l'Académie philharmonique de Vérone, l'université et l'Institut des Sciences de Bologne. Ce voyage en Italie fut pour le landgrave un séjour d'étude. La présence de son architecte, chargé ensuite de la réalisation concrète de ses idées, était parfaitement logique. L'éloge de Frédéric II, révélateur du lien de dépendance entre le maître et son serviteur, pouvait être d'autant plus profitable que le monarque présidait les séances de la Société des Antiquités ! L'architecte cherchait sans doute à s'assurer la faveur du prince par ses louanges publiques.

Dans ses lettres, Simon-Louis cherchait à se distinguer de ses compagnons de voyage. Il voulait montrer qu'il avait pris davantage de risques qu'eux, et il mettait l'accent sur les dangers qu'il avait courageusement bravés, les choses merveilleuses qu'il avait vues et les aventures extraordinaires ou cocasses qu'il avait vécues, poussé par sa soif de découvertes. Les mines de Dalécarlie se prêtaient particulièrement bien à un discours teinté à la fois d'humour, de merveilleux et d'héroïsme :

« Quand nous fûmes arrivés au bord de la grande carrière, qui a plus de 100 toises de largeur et environ 360 pieds de profondeur, le cœur manqua à 2 de mes compagnons de voyage que nous ne pûmes jamais persuader de nous suivre. Ils nous disoient pour raison que leur curiosité n'étoit pas assés grande pour qu'ils s'exposassent pour l'amour d'elle à être enterrés tous vifs. Après nous être bien moqués d'eux, nous nous mîmes à descendre, le 3^e, qui étoit un marchand de Stralsundt, trois mineurs, et moi par des escaliers taillés dans le roc au fond de la carrière. Nos conducteurs allumèrent leurs faisceaux d'allumettes de sapin et nous entrâmes l'un après l'autre, précédé chaqu'un d'un conducteur dans un trou haut d'environ 4 pieds et large de 2. Juge si nous y étions fort à notre aise. Tantôt, nous descendions puis nous montions, souvent nous étions obligés de nous laisser couler sur le derrière (ou de marcher en culant)²⁹. »

Un portrait, en creux, du voyageur-narrateur

Si nous nous recentrons sur Simon-Louis, nous constatons que le thème des conditions de voyage permet aussi de dessiner, en creux, son portrait en tant que voyageur. En ce qui concerne son second tour d'Italie, ce sont ses lettres à son frère Jean-Charles-Étienne, ainsi que sa correspondance

29. Cassel, *Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung*, Marb. Dep. II, 413-2. Simon-Louis Du Ry à Jeanne-Philippine Du Ry, Stockholm, 26 septembre 1747.

avec son ami Érasme Ritter³⁰, qui nous renseignent. Le programme des visites, très dense, se déroula selon un rythme effréné, car les voyageurs visitèrent, à peu de choses près, autant de sites en dix semaines que Simon-Louis en avait visités en trois ans, au cours de son premier voyage ! Le périple eut lieu au pas de course, comme le reconnaît l'architecte : « Nous avons été au Vésuve, à Herculaneum, à Pompéi, à Pouzzol, à Baye. Nous avons vu les églises de la ville, le tout en courant³¹. » Les conditions de voyage, certes plus confortables que celles du premier tour d'Italie, furent aussi plus contraignantes. Au lieu de maîtriser son emploi du temps, l'architecte devait suivre celui du landgrave, et faire en sorte que Son Altesse fût satisfaite. En cas d'accident, il devait rester sur place jusqu'à ce que toutes les difficultés fussent résolues, alors que Frédéric II poursuivait son chemin. Il devait également parfois arriver en avance à l'étape, pour préparer l'arrivée du prince. Enfin, étant le seul de la suite à maîtriser l'italien, il devait accompagner le landgrave dans ses visites de courtoisie. Simon-Louis ne put donc profiter pleinement de son séjour, comme ses remarques sur le Vésuve et sur Paestum le laissent deviner :

« Lorsque mon tour vint quelque jours après d'aller à cette montagne, je ne pus jamais engager mes compagnons de grimper jusqu'à son sommet. Ils ne voulurent même y aller que pendant la nuit, parce qu'on leur avoit dit que le spectacle de la lave enflammée qui sortoit des flancs du Vésuve étoit plus beau la nuit que le jour. Je fus donc obligé de les suivre, et jamais promenade ne m'a plus fatigué. [...] Le peu de tems que nous restâmes ensuite à Naples, et nombre d'objets dignes d'être remarqués qui nous restoient à voir, m'ont empêché d'y retourner comme je n'aurois pas manqué de faire si j'avois été seul. La même raison ne m'a pas permis d'aller à Pestum, ce que je regretterai le reste de ma vie³². »

Cette préférence pour le voyage en solitaire est une constante chez lui, qui apparut dès le premier voyage, en Suède, et qui se manifesta le plus nettement à l'occasion de son second voyage en Italie. Pour Simon-Louis, c'est dans la solitude que le voyage prend tout son sens. Il rejetait et abhorrait les contraintes inhérentes au voyage en groupe, et il se préoccupait avant tout de ses propres envies, qu'il désirait assouvir selon un rythme qu'il était le seul à déterminer. Il estimait que le voyageur doit être acteur de son périple. Pour lui, le voyage n'était pas qu'une entreprise utilitaire et pédagogique. C'était aussi un plaisir personnel, celui de la satisfaction de ses désirs et de la réalisation de soi. C'est pour cette raison, et afin de ne pas abîmer les souvenirs de son premier voyage, que Simon-Louis refusa d'accompagner Frédéric II à Paris, comme il l'explique à deux reprises à Érasme Ritter :

30. Ces lettres sont conservées de nos jours à la *Bürgerbibliothek* de Berne (*Nachlass Erasmus Ritter*, Ms.h.h. XXV. 71 Nr. 14-55).

31. Cassel, *Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung*, Marb. Dep. II, 413-4. Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles Etienne Du Ry, Rome, 17 février 1777.

32. Berne, *Bürgerbibliothek, Nachlass Erasmus Ritter*, Ms.h.h. XXV. 71 Nr. 44. Simon-Louis Du Ry à Erasme Ritter, Cassel, 14 mars 1780.

« Je souhaiterois à la vérité revoir Paris, mais je voudrois être seul pour examiner à mon aise tout ce qui s'est fait de remarquable dans cette ville depuis que je l'ai quittée, car je sçai par expérience que cela est impossible lorsque l'on voyage en si grande compagnie³³. »

« Je n'ai point été du voyage de Paris, et je ne m'empresserai jamais de voyager à la suite d'un grand. L'expérience m'a appris qu'on n'y gagne guerre que de la fatigue, car dans le voyage d'Italie que j'ai fait avec notre landgrave, il falloit marcher quand j'aurois fort souhaité de m'arrêter, et m'arrêter lorsque j'aurois voulu marcher³⁴. »

Le luxe du voyage princier fut perçu par Simon-Louis comme une somme de contraintes, et lui fit regretter la liberté et la facilité de ses périple de jeunesse.

Le thème des conditions de voyage occupe une place importante dans les récits de Simon-Louis Du Ry. L'architecte en faisait l'un de ses sujets principaux, pour informer et pour divertir ses lecteurs. En sélectionnant, parmi les nombreux thèmes à sa disposition, ceux qui plaisaient le plus à sa sœur, à savoir les portraits des compagnons de voyage et les aventures liées au trajet et au transport, Simon-Louis transformait une matière à l'origine informative en une matière littéraire. Faire part de son courage face au danger, raconter ses aventures extraordinaires ou cocasses, faisait partie de l'horizon d'attente des lecteurs qui vivaient ainsi le voyage par procuration, en chambre, pour reprendre l'expression de Daniel Roche³⁵. Simon-Louis le savait bien, qui recourait à de nombreux procédés stylistiques dans le but de se mettre en valeur, ou de mettre en valeur le landgrave, et de maintenir son lecteur en haleine, comme tout bon conteur. Cette connaissance des codes d'écritures de la littérature de voyage, chez un auteur qui était loin d'être un homme de lettres montre la force de l'acculturation préalable au déplacement, en particulier du bagage livresque, ainsi que la force de la diffusion des modèles de la littérature de voyage au XVIII^e siècle.

33. *Ibidem*, Nr. 48. Simon-Louis Du Ry à Erasme Ritter, Cassel, 23 juin 1781.

34. *Ibid.*, Nr. 54. Simon-Louis Du Ry à Erasme Ritter, Cassel, 9 octobre 1784.

35. ROCHE, Daniel, *Humeurs vagabondes*, Paris, Fayard, 2003, p. 95-136.

RÉSUMÉ

Les récits de voyage du XVIII^e siècle obéissent à des codes d'écriture et visent un double objectif : informer et divertir le lecteur. Les péripéties liées aux conditions de transport et d'hébergement, à l'itinéraire, aux compagnons de voyage, permettent de faire vivre le récit. À travers l'exemple de l'architecte Simon-Louis Du Ry, nous tenterons de montrer comment le narrateur utilise ce thème littéraire dans le but de plaire à ses lecteurs. Descendant d'une lignée d'architectes réformés réfugiés en Allemagne suite à la Révocation de l'Édit de Nantes, Simon-Louis Du Ry (1726-1799) étudia l'architecture à Stockholm, à Paris, en Hollande, puis en Italie, de 1746 à 1756. À son retour, il devint architecte de la cour de Hesse-Cassel. En 1776, il sillonna l'Italie durant quelques mois avec le landgrave Frédéric II de Hesse-Cassel. Dans ses récits de voyage, le thème des conditions de voyage occupe une place majeure. Il s'agit à l'origine d'informations factuelles, qui sont transformées par le narrateur en un thème littéraire susceptible de produire de l'effet sur le lecteur grâce à l'emploi de procédés stylistiques tels que le suspense, le recours à l'oralité, ou le portrait, mais aussi grâce à un mode de composition du récit bien spécifique. Par ce biais, le voyageur devient un héros aux yeux du lecteur. Mais c'est aussi, en creux, le portrait du narrateur en tant que voyageur qui se dessine, un voyageur moderne qui considère le voyage comme le moyen de l'accomplissement de soi.

ABSTRACT

Eighteenth-century travel literature followed established codes and sought both to inform and entertain the reader. The incidents relating to transport and accommodation, to the route followed, or to fellow travellers, enlivened the account. By studying the case of the architect Simon-Louis du Ry, we shall try to demonstrate how the narrator used this literary theme to please his readership. The descendant of a long line of architects who fled to Germany after the revocation of the Edict of Nantes, Simon-Louis du Ry studied architecture in Stockholm, Paris, Holland and Italy between 1746 and 1756. At his return, he became the architect of the court of Hesse-Kassel. In 1776, he travelled through Italy for a few months with Frederick II, Landgrave of Hesse-Kassel. The theme of travelling conditions is central to his travel literature. Initially these are factual details that are transformed by the narrator into a literary theme capable of having an impact on the reader thanks to the use of stylistic device such as suspense, the use of dialogue or portraits, but also by narrating the account in a specific way. Thanks to this, the traveller becomes a hero for the reader. Implicitly, the narrator sketches a portrait of the traveller, a modern traveller who considers the journey as a means of self-accomplishment.